

Mais au moment où sa préoccupation semblait plus grave, une diversion heureuse lui fut offerte.

Du haut d'un mât, la voix de Fabriole venait de crier :

« Navire par notre hanche du tribord. »

Roscoff bondit, saisit sa lunette, et regarda.

C'était bien un navire, en effet, et un navire anglais, autant que l'on pouvait en juger malgré la distance.

« Enfin, ça roulera ! dit Flambard ; les canons se seraient rouillés sous l'eau de mer, le feu les nettoie ! »

Le capitaine prit son porte-voix :

« Laisse arriver de deux points ! hisse les perroquets et les bonnettes ! Large les riz des huniers ! »

Ces ordres divers s'exécutèrent rapidement.

Presque aussitôt il fut possible de distinguer le drapeau anglais. Les officiers, groupés sur le pont, attendaient avec une visible impatience que le capitaine fit préparer les armes pour le combat.

Mais le commandant de la *Thémis* ne paraissait point y songer. L'on eut dit, au contraire, que son but unique était d'éviter une rencontre. La manœuvre commandée avait pour but de s'éloigner de l'ennemi, et les matelots observaient le capitaine avec une attention peu bienveillante.

L'équipage de la *Thémis* ne connaissait point Roscoff.

Hors Flambard, Faribole et les mousses qui avaient navigué de concert avec lui sur la *Sainte-Anne*, et qui vantaient son courage, son bon cœur et son sang-froid, personne ne pouvait l'apprécier encore. On attendait le nouveau capitaine à l'œuvre. Il avait su être, et comme matelot on le trouvait brave ; mais en ce moment il ne s'agissait plus de batailler sous l'œil des chefs, il fallait prendre l'initiative, se porter le premier à l'abordage, et courir de terribles chances. Le peu d'empressement de Roscoff à attaquer le navire anglais était d'un mauvais présage. Les officiers paraissaient mécontents ; les matelots prenaient un air rogue, et Flambard s'occupait d'une foule de choses qui ne le regardaient pas, afin d'éviter par un mouvement perpétuel que l'on devinait sur son visage ce qui se passait en lui.

« Crois-tu que l'on nous voie, Flambard ? demanda brusquement Roscoff au contre-maître.

— S'ils nous voient ? . . . les voilà qui parlent . . . « On entendit le sifflement d'un boulet qui tomba à quelque distance de la *Thémis*. »

« Ne répondons-nous pas, capitaine ? s'écria Piérik. »

— Ceci me regarde, citoyen, répondit froidement Roscoff.

— C'est juste ! murmura Candole . . . la hiérarchie, la discipline . . . »

La *Thémis* avait l'avantage sur le navire anglais. Elle était meilleur marcheur et pouvait devancer la corvette à la course.

Le capitaine ordonna que toutes les voiles fassent déployées ; un court murmure répondit à cet ordre.

« Nous fuyons, s'écria Julien Grenier ! Je ne crois pas cependant que nous soyons marins pour manger du biscuit et faire le quart ! Nous avons du sang à verser pour la France, et des revanches à prendre . . . La bataille se présente, vive la bataille ! et que ces coquins d'habitants rouges apprennent que la *Thémis* soldera le compte du *Cyclope*. »

Roscoff fit un pas vers le jeune homme.

« Silence ! » dit-il.

La corvette ayant imité la manœuvre, et le capitaine aimant mieux l'éviter que de continuer cette chasse, il fit diminuer subitement sa voile, et feignit d'attendre la corvette et de risquer le combat. Quand le navire anglais fut dans ses eaux car moins agile que la *Thémis*, il ne put se mouvoir de façon à lui passer en proue, Roscoff ordonna de tout serrer au plus près. Immédiatement ce mouvement fut imité par l'anglais, et la corvette poursuivit la *Thémis* avec un redoublement d'ardeur.

En même temps les boulets continuaient à pleuvoir dans la direction de la *Thémis*. Flambard serrait ses poings de rage. Le dernier des boulets causa un accident assez grave : la partie supérieure du grand mât tomba sur le tillac, et la grand'voile et le pavillon roulèrent sur le pont.

« Ne seriez-vous ni Français ni soldat ? demanda insolent Piérik. Le drapeau de la République est insulté, et vous ne lavez pas l'insulte ?

— Une déchirure ne fut jamais humiliante pour un pavillon ;

vous sauriez cela, citoyen, si vous vous étiez souvent battu, répondit Roscoff.

— Si je me suis peu battu, l'occasion m'a manqué.

— Sachez l'attendre.

— Mais le canon tonne, là-bas.

« Le vent est bon et la *Thémis* file bien ; la nuit baisse dans une heure l'ennemi ne nous apercevra plus . . . »

Piérik murmura une phrase dont le capitaine ne devina que trop le sens injurieux.

Tandis que Roscoff surveillait les mouvements de la corvette, les officiers groupés sur l'arrière causaient vivement. Le doux et silencieux Candole lui-même paraissait oublier son respect de la discipline. Comme les chevaux de race généreuse dressent l'oreille aux éclats de la fanfare, officiers et marins brûlaient du désir de se battre. L'impassibilité du capitaine leur paraissait une lâcheté. Les intérêts de tous étaient lésés par suite de l'abstention du capitaine. Les officiers, ne pouvant se signaler par une action d'éclat, perdaient les chances d'avancement, les parts de prise des matelots étaient perdues ; mais par-dessus tout l'honneur national se trouvait humilié. Non-seulement la *Thémis* ne désirait pas le combat, mais elle le repoussait.

La *Thémis* était déshonorée.

Roscoff, malgré son grade, avait-il le droit d'humilier le pavillon français ?

Dans une circonstance pareille, officiers et matelots ne pouvaient-ils arracher ses pouvoirs à l'homme qui s'en montrait indigne ?

Ne devait-on point refuser toute obéissance à celui qui trahissait la république ?

Toutes ces pensées, vagues d'abord dans l'esprit de chacun, ne tardèrent point à se formuler. On hésita avant de se les communiquer ; mais dès que les marins se virent soutenus par Julien, le sombre Piérik et le second, ils ne craignirent plus de manifester leur mécontentement.

Roscoff suivait froidement et calculait les progrès de la révolte.

Le sentiment du péril qu'il courait ne l'empêchait point de continuer à donner ses ordres avec sang-froid.

« Est-ce que par hasard le capitaine de la frégate serait un aristocrate ? demanda Julien en s'adressant à Piérik.

— C'est tout bonnement un lâche, répondit celui-ci avec un geste de mépris.

— Lâche, peut-être, reprit Julien, mais au fond partisan de la noblesse et des préjugés . . . Ne le voyez-vous pas souvent avec cet étranger, que je jugerais être un ennemi de la France ? Égalité, fraternité, ces deux mots ne sont pas de son dictionnaire ; si nous parlons patriotisme il ne nous entend pas davantage . . . »

Ce stupide Candole l'écoute . . . Est-ce que la république durera avec des patriotes comme ceux-là ? . . . Si le capitaine à qui la *Thémis* est confiée ne fait pas son devoir, j'ai le droit de prendre sa place . . . »

— La hiérarchie ! balbutia une voix.

— Il y a aussi les droits de l'homme et la constitution !

— Et les droits de l'homme, c'est l'égalité ! dit un maître en s'avancant.

— Il faut juger le capitaine, reprit un officier.

— C'est déjà fait, » répondit un autre.

Les matelots se rapprochaient de plus en plus du groupe d'officiers.

« N'est-ce pas, vous autres, demanda Normand, que vous ne souffrirez pas qu'on refuse la bataille ?

— Mort à l'ennemi ! répondirent vingt voix.

— Et que vous regarderez comme un traître celui qui vous défendra d'épointer vos canons ?

— La bataille ! la bataille !

— Mort à l'ennemi ? A bas le capitaine ?

— Jetons-le par-dessus le bord.

— Fusillons-le.

— La République veut être servie, la République ne peut être humiliée.

— Fusiller le capitaine . . . , dit un matelot.

— Qu'est-ce qu'on fait à Paris, et à Nantes, et à Brest ? On fusille, on guillotine . . . les émigrés, les girondins, les fayettins sont faits pour ça . . . je suis pour qu'on tue . . . »

(A continuer.)